La Quinzaine littéraire
Pays : France
Périodicité : Bimensuel

Date : 01/15 FEV 15
Page de l'article : p.7
Journaliste : Jean-Luc Tiesset

Entre l'Irak et l'Europe

PAR JEAN-LUC TIESSET

Un voleur de Bagdad ***est le quatrième roman de Sherko Fatah traduit en français par Olivier Mannoni (1). Allemand par sa mère et Irakien par son père, né en 1964 à Berlin-Est, l'auteur nous entraîne dans les espaces intermédiaires où les cultures se mêlent.***

SHERKO FATAH
UN VOLEUR DE BAGDAD
trad. de l'allemand par Olivier Mannoni
Métailié, 468 p., 22 €

On trouve dans ce livre un certain nombre de thèmes déjà présents dans *Le Navire obscur*. Le jeune Anouar, comme Kerim dans *Le Navire*, se heurte à un destin tragique : on le voit ballotté au gré d'événements qu'il ne maîtrise jamais, dévoyé plus que guidé par de faux protecteurs qui se servent de lui. Plus encore que Kerim, Anouar se salit les mains en acceptant de participer à des équipées meurtrières, sans cesse confronté à la question de la trahison et mû par l'aspiration à devenir ce pour quoi il a été mis au monde, et qu'il ignore. C'est un être décalé, d'avantage porté à la passivité qu'à l'action réfléchie : « *Je fis ce que j'étais habitué à faire quand la situation m'interdisait de bouger : je me mis à rêver.* »

Si l'espace de Sherko Fatah se déploie une nouvelle fois entre l'Irak et l'Europe, son regard se porte plus loin en arrière, entre les années vingt et trente et les années cinquante du siècle dernier. Les époques et les lieux s'assemblent à la manière d'un puzzle, le point de départ du roman se situant dix ans après la Seconde Guerre mondiale, lorsqu'Anouar atteint l'âge de trente-cinq ans. Une blessure lui a fait perdre pour partie la mémoire. Cette amnésie permet au romancier de brouiller la chronologie commune pour donner au temps vécu une autre densité. D'emblée, Anouar se démarque volontairement du cours des événements qui vont secouer le monde et tirer le Proche-Orient de sa torpeur.

Au début, le jeune Anouar n'a pas l'intention de rester à Bagdad pour y mener la vie de son père : l'enseignement de ce dernier consiste à lui montrer que les Irakiens se sont endormis sur leur passé glorieux, et qu'il a fallu l'arrivée des Européens pour faire resurgir les somptueux vestiges d'une histoire qui, dès lors, échappe à ceux qui l'ont faite : « *Les Britanniques, mes enseignants et tous ceux que je rencontrai par la suite aimaient ce qu'il y avait de très vieux dans ce pays, des choses que nous avions oubliées depuis très longtemps. Ils déterraient des géants de pierre, des guerriers et des lions en qui ils se reconnaissaient eux-mêmes. Ils appelaient ça "notre culture"* ». Ce ne serait donc plus au Proche-Orient que se jouerait

Tous droits réservés à l'éditeur

l'avenir du monde. Sherko Fatah met dans la bouche d'Anouar ces paroles ironiques dignes de Voltaire : « *Ils furent forcés de venir pour créer le pays dans lequel nous vivions depuis déjà longtemps* ». Il faut donc qu'Anouar quitte ce père pour trouver d'autres guides. Mais ses nouveaux « protecteurs » seront des personnages ignobles. En premier lieu, Malik : un voleur et un assassin qui lui apprend à escalader les façades, ce qui lui sauvera la vie à l'occasion. Ensuite, Nidal, chef d'une milice fasciste, qui va lui confier le soin de veiller sur son propre fils (une autre canaille) et le propulser au milieu de la tourmente européenne, mais dans le mauvais camp… C'est là qu'intervient un dernier mentor, digne des deux premiers : le docteur Stein, médecin SS toxicomane, qui va sauver la vie d'Anouar et lui permettre de rentrer, ni sain ni sauf, au pays. Il n'y aura pas de happy end. Anouar renoue fugitivement avec ses compagnons de jeunesse, ces juifs qui dans les années trente rêvaient de révolution et œuvrent à présent pour l'évacuation vers Israël des derniers membres de la communauté encore présents en Irak.

UNE SORTE DE SCHIZOPHRENE QUI ASSASSINE COMME SI CE N'ÉTAIT PAS LUI

Le titre allemand, « Un pays blanc », a une résonance clairement politique : il fait référence au nom donné par Himmler aux territoires de l'Est qu'il prétendait « nettoyer » de leur population jugée indésirable pour les germaniser ensuite : le titre français, lui, s'ancre davantage dans l'imaginaire des *Mille et Une Nuits*. Les deux aspects coexistent dans ce roman, qui nous fait vivre l'enrôlement d'étrangers comme auxiliaires des troupes nazies chargées de l'extermination à l'Est, la focale étant dirigée sur les musulmans recrutés sur la base du nationalisme arabe et de l'antisémitisme.

Certains des personnages mis en scène ont réellement existé. Les criminels nazis, d'abord. Les commandants à Varsovie, Oskar Dirlewanger et Bronislav Kaminski, avaient effectivement constitué des unités composées en partie d'étrangers qui furent rattachées à la Waffen-SS et s'illustrèrent par leur cruauté. Heinz Reinefarth, chef de la police et des SS, coordonna en personne les opérations. Il y a aussi le Grand Mufti de Jérusalem, Mohammed Amin al-Husseini, qui choisit l'alliance avec l'Allemagne pour lutter contre la présence anglaise en Palestine, se réfugia à Berlin et ne cessa de s'appuyer sur l'antisémitisme pour appeler les nationalistes arabes à faire cause commune avec le Troisième Reich. Il faut rappeler pour être juste que les Arabes qui combattirent dans les rangs des Alliés pendant la Seconde Guerre mondiale furent de loin les plus nombreux (Palestiniens de l'armée britannique ou Maghrébins des troupes de la France libre), et qu'il y eut aussi quantité de déportés arabes dans les camps nazis.

Le cadre historique du roman est cependant plus vaste encore. Anouar est né en 1921, quand Fayçal devint roi d'Irak – sous contrôle britannique. Son fils Ghasi lui succède en 1933, année fatidique. L'Histoire prend un tour sinistre en Europe, les idées nationalistes et le panarabisme se développent au Proche-Orient. Pendant ce temps-là, les jeunes amis d'Anouar croient que l'entente ancestrale des peuples d'Irak se perpétuera dans l'élan de la révolution internationaliste. Faut-il se ranger derrière Londres, Berlin ou Moscou ? La cité mythique, Bagdad, est ainsi réveillée par l'irruption des puissances européennes, qui vont lui offrir le modèle de leurs émeutes et de leurs pogromes.

Anouar suscite notre intérêt, notre compassion parfois, mais rarement notre sympathie. Même s'il y a une part de Roméo dans ce jeune musulman amoureux d'une Juliette juive, Mirjam, il a contribué lui-même à rendre cet amour impossible. Il voudrait que son passé reste derrière lui comme un bagage oublié, qu'il n'ait pas d'incidence sur les sentiments que Mirjam nourrit à son égard. Il faut qu'il demeure pour elle le jeune homme sur l'avenir de qui, il est vrai, elle hésitait toujours à parier : « *Reste celui que tu étais* », lui écrivait-elle, ignorant la spirale infernale où il s'était fourré. Anouar ne s'émancipe pas des modèles de l'enfance, ses références sont des héros de films ou de romans d'aventures. Comme si sa vie était une succession de rôles dont il serait l'acteur innocent : « *C'est ainsi, les mains dans les poches, revenant à pas lents vers le bar, que je me vis de nouveau, l'espace de quelques instants, évoluer dans un film. J'étais content de moi, mon attitude me semblait davantage conforme à ce que j'étais* ». Anouar devient ainsi une sorte de schizophrène qui assassine comme si ce n'était pas lui, soutenu par sa chance et par un formidable instinct de survie. Sa blessure d'ailleurs l'oblige à porter pour un temps un pansement qui lui enveloppe toute la tête, et, lorsqu'il l'enlève, son visage défiguré, à peine reconnaissable, ne coïncidera plus jamais avec celui du jeune homme qui avait d'autres ambitions. Q

Tous droits réservés à l'éditeur